

José Tolentino Mendonça

**LE TEMPS
ET LA PROMESSE**

*Pour une spiritualité
de l'instant présent*

Traduit par Cécile Pointeau-Logeart

EdB

PREMIÈRE PARTIE

POUR UNE SPIRITUALITÉ
DU TEMPS PRÉSENT

Si nous devons trouver un terme équivalent à « spiritualité », nous pourrions dire, sans grand risque de nous tromper, « intériorité ». L'intériorité semble être également la notion la plus voisine de l'idée de mystique : « Ferme la porte de tes sens et cherche Dieu dans les profondeurs », proposait l'un des tenants du piétisme du XVIII^e siècle. Cette proposition représente bien ce que nous pourrions désigner par la « mystique de l'âme ». En fin de compte, de quoi s'agirait-il ? De considérer que le chemin qui nous mène à Dieu est fondamentalement un exercice intérieur qui exige de relativiser, voire de renoncer aux sens corporels. Pour atteindre le divin, l'âme a besoin de plonger en elle-même. Le divin se dérobe aux facultés du corps et à ses contingences, il ne se laisse deviner que grâce au radar de l'intériorité la plus stricte. Le divin, c'est le mystère. Aller vers lui exige de se détacher du monde, du monde habituel et quotidien, pour entrer à nouveau dans l'espace intérieur, celui-là même qui garde religieusement la présence divine.

Dans une œuvre qui a beaucoup influencé l'imaginaire chrétien et qui avait pour titre emblématique *La vraie religion*, saint Augustin écrivait : « Ne sors pas à l'extérieur de toi, reviens à toi-même, car la vérité habite l'homme intérieur. » Il faut reconnaître qu'une grande partie de la mystique chrétienne, de la plus ancienne à la plus contemporaine, a glosé indéfiniment sur cette proposition ; cela

nous montre combien il est opportun d'avoir une relecture de ce précieux patrimoine à la lumière d'une anthropologie plus complète. Le grand saint Jean de la Croix, par exemple, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, expliquait que « plus l'âme avance dans l'obscurité et se vide de ses opérations naturelles, plus elle avance sûrement ». Graver la montagne mystique implique de cheminer dans la « nuit des sens » : chercher « le spirituel et l'intériorité » et combattre « l'esprit d'imperfection du sensuel et de l'extérieur ». Ce modèle a marqué et marque encore les écrits de mystique chrétienne les plus proches de nous. En plein cœur des rues commerçantes de Louisville dans l'État américain du Kentucky, une plaque marque l'endroit où, en 1958, eut lieu la seconde conversion du moine trappiste Thomas Merton. À cette époque, il était déjà un auteur spirituel mondialement connu. L'ouvrage qui l'avait rendu célèbre, exactement dix ans auparavant, était son autobiographie, *La nuit privée d'étoiles*, dans laquelle le paradigme de fuite du monde était omniprésent. Dix ans plus tard, en marchant dans les rues de Louisville, au milieu de la frénésie de la foule de ce quartier commercial, Merton eut l'intuition qu'en définitive, il n'y avait aucune différence ou séparation entre lui et cette foule anonyme et assoiffée. Il se sentit tout simplement membre de la famille humaine, dont le Fils de Dieu lui-même avait voulu faire partie. Commença alors une nouvelle étape de sa spiritualité, qui s'inscrivait en faux par rapport à la période précédente. Thomas Merton percevait que la mystique ne pouvait être qu'une expérience du quotidien, solidaire et qui intégrait tous les aspects de la vie.

Il y a davantage de spiritualité dans le corps

L'intériorisation excessive de l'expérience spirituelle, d'une part, et la mise à distance du corps et du monde, d'autre part, caractérisent encore en grande partie la spiritualité telle qu'elle se pratique actuellement. Ce qui est spirituel est considéré comme supérieur à ce que nous vivons au niveau des sens. Le spirituel est appréhendé comme étant une réalité complexe, précieuse et profonde. Les sens sont perçus comme superficiels et toujours un peu frivoles. Il est symptomatique de constater que le mode de vie de la personne religieuse a quelque chose de désincarné : elle se réfugie volontairement dans une position d'altérité par rapport au monde, dont elle se considère progressivement comme éloignée, pour ne pas dire étrangère. Dans ce qu'on appelle la « mystique de l'âme », l'Esprit divin est radicalement séparé de l'instant présent et du destin historique et douloureux des créatures.

Cependant, le réalisme narratif de la Bible ne cesse de surprendre, et ce dès le début. De fait, le noyau de la révélation biblique ne comporte pas les dissociations, devenues si courantes, de l'âme et du corps, de l'intérieur et de l'extérieur, de la pratique religieuse et de la vie quotidienne. Au centre de la révélation se trouve la vie, la vie que Dieu aime car, comme l'enseigne Jésus, Il « *n'est pas le Dieu des morts mais des vivants* » (Lc 20, 28). De la même façon, on n'y trouve aucune aversion envers le corps. Voici ce que nous lisons dans le récit de la Genèse :

« Telle fut l'origine du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés. Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, aucun

buisson n'était encore sur la terre, aucune herbe n'avait poussé, parce que le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour travailler le sol. Mais une source montait de la terre et irriguait toute la surface du sol. Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. » (Gn 2, 4-7)

Qu'est-ce que ce « souffle de vie » ? Ce n'est rien de moins que l'haleine de Dieu, son Esprit qui agit en chaque être vivant, ressenti comme la source même de l'existence et manifesté par les sens et les fonctions vitales de la personne humaine. Avec la création (c'est-à-dire depuis le commencement des commencements) s'est établie une alliance fascinante et irrévocable : celle de la spiritualité divine et de la vitalité terrestre. Dès lors, à quel niveau allons-nous le mieux faire l'expérience de l'Esprit de Dieu, sinon au plus profond de notre chair devenue vie ? Où entrerons-nous en contact avec son souffle, sinon à partir de la glaise ? Comment nous ouvrirons-nous à la perception de sa visite, si ce n'est à travers les sens ?

Les conceptions bibliques se démarquent résolument des versions spiritualistes. La Bible prône une vision unifiée de l'être humain, selon laquelle le corps n'est jamais perçu comme l'enveloppe extérieure du principe spirituel, ni comme une prison de l'âme, comme le prétendent le platonisme et les philosophies si répandues qui en découlent. Dans sa création, le corps est à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1, 27). Comme l'affirme

Louis-Marie Chauvet : « Le plus spirituel advient dans le plus corporel. » Ainsi pourrions-nous adapter cette phrase de Nietzsche : « Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse » en disant qu'« il y a plus de spiritualité dans notre corps que dans notre meilleure théologie ».

Le corps est la langue maternelle de Dieu

Ancrés dans la semence divine dont ils ne sont pas seulement les dépositaires, mais qui est constitutive de leur être, les hommes et les femmes découvrent qu'ils sont appelés à s'approprier de manière créative, et avec tous leurs sens, cette démesure prodigieuse qu'est la vie. La vie est l'immense laboratoire qui permet à notre attention, notre sensibilité et notre capacité d'émerveillement de reconnaître à chaque instant le reflet, si rare et fugace soit-il, de cette présence extraordinaire : les pas de Dieu lui-même. Nous avons besoin de porter un nouveau regard sur le corps que nous sommes et sur notre existence, en les voyant comme les prophéties d'un amour inconditionnel : « *Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle* », nous écrit l'évangéliste Jean (Jn 3, 16). Le corps que nous sommes est une grammaire divine. C'est à travers lui que nous apprenons, et pas seulement par notre mental. Merleau-Ponty nous rappelle avec raison que nous tissons un lien avec notre langue maternelle avant même l'apprentissage linguistique, à travers le corps : ces signaux sonores ont commencé par

nous habiter ; ils sont restés longtemps enfouis dans la mémoire obscure de notre corps, ils se sont inscrits dans notre sommeil, ils se sont tatoués sur notre peau. Il n'en va pas autrement du langage de Dieu. Voici une merveilleuse image que nous offre le psaume : « *Mes os n'étaient pas cachés pour toi quand j'étais façonné dans le secret, modelé aux entrailles de la terre. J'étais encore inachevé, tu me voyais.* » (Ps 138, 15-16) Cette métaphore nous montre que notre corps est lui-même une langue maternelle : la langue maternelle de Dieu. Pour cette raison, la « mystique des sens ou de l'instant présent » que nous allons exposer ici en contrepoint à la « mystique de l'âme » ne pourra pas être autre chose qu'une spiritualité qui envisage les sens comme un chemin et une porte vers la rencontre avec Dieu. « Ce mystère radical, écrit le théologien Karl Rahner, est proximité et non distance, amour qui se donne lui-même et non jugement. » Dieu nous attend dans tout ce que nous vivons. Il ne s'agit pas de retourner dans sa sphère intime et d'oublier tout le reste. Le défi consiste à être présent à soi-même et à faire l'expérience, avec tous nos sens, de la réalité de ce qui vient, de Celui qui vient. Le défi consiste à se jeter dans les bras de la vie et à y entendre le battement du cœur de Dieu. Sans fuites. Sans idéalizations. Dans les bras de la vie, telle qu'elle est. Je pense à cette œuvre humaine incomparable : le journal spirituel qu'Etty Hillesum a écrit dans un camp de concentration. Aux heures les plus sombres de l'histoire contemporaine, et sans aucune perspective d'être écoutée, elle confiait :

« Comme c'est étrange. C'est la guerre. Il y a des camps de concentration. Des petites cruautés qui s'ajoutent à des petites cruautés... Je connais les grandes souffrances humaines qui s'accumulent, je connais les persécutions et les oppressions... Je connais tout cela et je continue à affronter chaque parcelle de réalité qui s'impose à moi. Et au moment où je m'y attends le moins, abandonnée à moi-même, je me trouve soudain appuyée sur le cœur nu de la Vie ; ses bras sont très doux ; ils m'enveloppent et les mots me manquent pour décrire le battement de son cœur : fidèle, comme s'il n'avait jamais de fin... »

La société fatiguée

Chaque époque a ses pathologies et elles sont comme des signaux qui nous parlent au-delà du simple diagnostic. Les maladies qui ressortent nous indiquent une douleur cachée, révèlent des comportements et des compulsions, mettent en lumière la vulnérabilité qui est la nôtre, mais que nous voulons rarement voir. Le grand combat des siècles passés fut bactérien et viral. L'invention des antibiotiques et des vaccins, en renforçant nos défenses immunitaires, a permis de placer sous contrôle ces problèmes sanitaires, même si tout n'est pas résolu. S'il est vrai que, de temps à autre, nous sommes gagnés par une panique de pandémie virale, ce n'est pas ce qui impacte le plus profondément notre quotidien et nos modes de vie. Le philosophe Byung Chul Han, écouté et suivi dans des

cercles de plus en plus larges, soutient que les pathologies marquantes de ce début de XXI^e siècle sont fondamentalement d'ordre neuronal. Le soleil noir de la dépression, les troubles de la personnalité, les déficits de l'attention (du fait de l'hyperactivité ou d'une neurasthénie paralysante), le syndrome galopant d'un sur-activisme qui nous fait nous sentir dévorés de l'intérieur comme une terre brûlée, voilà ce qui caractérise le paysage de notre décennie et de celles qui viennent. Ces maladies ne sont pas infectieuses, ce sont des fragilités de l'existence, des fragmentations de l'identité, des incapacités à intégrer ou à refaire l'expérience de ce que nous avons vécu.

La vérité est que nos sociétés occidentales sont confrontées à un changement silencieux de paradigme : l'excès – d'émotions, d'informations, d'attentes, de sollicitations – porte atteinte à l'intégrité de la personne et la pousse dans un état de fatigue dont il est de plus en plus difficile de sortir. Le risque est de se retrouver prisonnier de cette fatigue de façon permanente, comme l'expliquait prophétiquement Fernando Pessoa :

« Je suis fatigué, c'est évident
parce que, d'une certaine façon,
nous devons être fatigués.
De quoi je suis fatigué, je ne sais pas :
il ne me servirait à rien de le savoir
car cette fatigue demeure la même. »

Combattre l'atrophie des sens

Accende lumen sensibus (« Illumine les sens »), disait une antique invocation liturgique, ne laissant aucun doute sur la nécessité de la participation des sens corporels à l'expression de la foi. Les sens de notre corps nous ouvrent à la présence de Dieu dans l'instant que nous vivons. Si nous sommes en bonne santé, nous avons à notre disposition cinq sens (le toucher, le goût, l'odorat, la vue et l'ouïe), mais la vérité est que nous ne perfectionnons pas chaque sens comme il devrait l'être ou, du moins, nous ne les développons pas tous de la même manière. Nous pouvons recevoir et transmettre des informations extrêmement diverses par les sens parce que nous disposons d'un cerveau qui élabore et qui dirige. Il nous manque cependant une éducation des sens par laquelle nous apprendrions à en prendre soin, à les cultiver, à les purifier. « Si je ne sais pas sentir, je ne sais pas être humain », écrivait encore Fernando Pessoa. Il poursuivait : « J'ai trop ressenti pour pouvoir continuer à ressentir. » Effectivement, l'excès de stimulations sensorielles dans lequel nous sommes plongés produit l'effet inverse : il n'augmente pas notre capacité de ressentir, mais l'afflige d'une atrophie irrémédiable. « Ah ! si au moins je pouvais ressentir ! » : voilà l'expression du désespoir contemporain qui survient après qu'on a tout expérimenté, des vertiges aux convulsions. L'indifférence des sens, également, promue par le cynisme qu'induit un certain recul par rapport à la vie, est un instrument d'annihilation : « La peau ne m'a rien appris », se lamentait le poète René Crevel dans *Mon corps et moi*. C'est là un